

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 23

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ELOGE DU VAUDOIS

Extrait des « Saisons enlacées » de Pierre Deslandes, le spirituel auteur des « Lettres du Milieu du Monde ».

PAR dessus le bocage qui borne ce modeste nid d'herbe drue et de noyers roux, il vient une vaste rumeur de bataille politique. Tout autour, à Genève, à Neuchâtel, à Fribourg, les petites démocraties bataillent pour des idées, pour des principes, pour des intérêts collectifs, et le bruit des combats civiques vient vers cette campagne romande où l'on travaille, où l'on bêche, où l'on attend du Ciel, pacifiquement, les récoltes prochaines. Et le plus amène, le plus gouvernable des peuples lève un instant la tête et s'étonne de toutes ces vaines agitations.

Car le peuple vaudois est le peuple philosophe; aucun ne possède davantage, dans la saine demi-conscience de son instinct, ce sens de la durée qui fait les fortes races. On le dit ennemi des innovations, et l'on a raison. C'est que, par une expérience millénaire, il sait bien que les plus séduisantes nouveautés recouvrent le plus souvent, comme d'un pudique voile, de petites ambitions mal dissimulées, des calculs savants et, chez les meilleurs, un grain d'orgueil naïf. Dans ce pays; les fantaisies individuelles, les caprices, les formules creuses ne prévaudront jamais contre le simple bon sens. Avec ce tempérament, un peuple passe parfois à côté de quelques grandes émotions. Du moins est-il assuré de ne jamais se casser le nez. C'est le lot du peuple vaudois.

Ce peuple heureux sait-il son bonheur ? Il possède ce privilège, unique aujourd'hui, qui sait, de n'être point divisé contre lui-même. Ailleurs, ce sont des villes qui s'opposent à des campagnes, des cités rivales, des bourgades qui se dressent contre d'autres bourgades, des vallées contre d'autres vallées, de vieilles cités traditionnelles contre de remuantes villes industrielles où l'immigration, aussi constante que l'émigration, empêche que se forme un sédiment social, seul capable de donner à une cité, à un coin de pays, sa physionomie, son ton particulier, son accent propre. Pas loin du pays de Vaud, il existe un petit peuple éveillé, ouvert, critique et spirituel, dont Frédéric II disait à Voltaire : « Ces Neuchâtelois sont ingouvernables. » Ce mot-là, les Vaudois ne le méritent jamais.

Pourtant, et prenez-y garde : le Vaudois, qui paraît mou, n'est pas faible. Il est calme, il est philosophe, il prend le temps comme il vient et les hommes comme ils sont. Mais il n'a point une âme d'esclave. Comme le canari de Matthey-Claudet, à Boudry, « qui ne disait rien, mais qui pensait tant plus », le Vaudois ne dit pas toujours tout ce qu'il pense. Mais malheur à ceux qui tenteraient de le gouverner au rebours de ses tendances ataviques, de son instinct racique : ceux-là seraient bientôt balayés. Le Vaudois ne s'agit point ; il ressemble à ces lacs calmes que, soudain, une lame de fond prend tout entier. Il a la force sûre de ceux qui n'en abusent jamais, il garde intacte une énergie que d'autres éparpillent aux mille querelles de la vie collective. Le Progrès mot magique des démocraties remuantes, il le conçoit sous l'aspect d'une marche paisible, d'une adaptation réfléchie, d'un perfectionnement pru-

dent, mais combien assuré ! Grâce au Ciel et à son heureux tempérament, le Vaudois moyen n'a jamais confondu le changement avec le progrès ; à chaque fois que les rebouteux des sociétés humaines lui proposent leurs formules et leurs panacées, il demande à vérifier. De cela, il s'est toujours bien trouvé.

Très gouvernable, oui, mais à la condition que ses magistrats le conduisent selon son cœur, qui est paisible et peu aventureux. Tel il était avant la Réforme, tel il se retrouve aujourd'hui, dans le fond de sa riche nature : pieux avant le « demi » de blanc, et doucement panthéiste après. Il sait être tenace, à condition de n'en point avoir l'air. Il a bien ses attachements de l'âme, ceux du cœur, ceux du civisme personnel, à la condition de n'en pas avoir l'air. La pudeur de ses sentiments le tient ; tout au plus les manifestera-t-il aux grands jours. Oublierai-je jamais le jour où un municipal de ce village, à qui l'on demandait pourquoi la moitié des électeurs s'étaient dérangés pour confirmer un Conseil d'Etat que personne ne contestait, répondit tout de go : « On a tenu à leur montrer qu'on a confiance. »

Ceux qui viennent d'ailleurs, et qui prennent racine dans ce pays d'âme profonde et indéterminée, sentent, à de certaines heures, les angles du caractère s'atténuer et une philosophie pacifique, un peu fataliste, naître petit à petit dans leurs âmes étrangères. L'un d'eux me l'a dit l'autre soir : on y devient bon.



LO TESTAMEINT

N retso paisan avâi six einfants. Quand s'est cheintu malâdo po dè bon, dèvant de s'èin allâ lè pî lè premi, iô tsacon dusse allâ, fâ veni un notéro po écrire son testameint. Quand l'hommo de plionma fut arrevâ, lâi fâ :

— Acutadè, laissez six valets et quauquè pousè dè terrè ; vudri fère on partadzo ào pllic justo, à tsacon son drâi... mâ vo sédè coumeint vant lè z'offèrè quand lè vilhou sant partis : lès dzouvenè sè tsecagnant !... Vo faut me fère on testameint dè sortâ, que mè valets ne pussant pas sè ronnnâ et que sayant ti conteint.

— Vâi, mâ ! que lâi repond lo notéro, coumeint faudrà-te fère ? Lo bon Dieu n'èin a fé qué ion que n'a pas pu conteint lè z'homme, que ne fant que discutâ et sè niézi dû ào meintè dix-nâo ceints ans, et vo voliâi qu'ècriso on testameint que n'amînè pas dè tsecagnè !... Ne pu pas fère mî que lo bon Dieu...

Samy.

LO GROS JULES

VO cognaîte prâo lo gros Jules, que fâ lo maquignon et que pâisè bin dou ceint cinquanta livrès ? L'âi est arrevâ d'onna galezza, l'autra demindse, quand la Jeunesse l'a baillâ sa représentachon ào mécanique. Lo Jules l'einvouè son valet retèni onna plliace ; mâ po ître à s'n'aisè, lâi recoumandè d'èin preindre

dùè por lli tot solet. Bon, lo bouibo que n'è pas là tant suttî, revint binstout avouè sè dou bellier.

— N'èin restavè rein que ion dè secondè, que fâ lo valet ; l'èin è prâi ion dè secondè et ion dè premiè !

Vo poâdè pinsâ la remâofâie que l'a reçu dè son père !

Ci Gros Jules n'a jamé dè tchance. L'autr'hy, volliâve einwagonna dâi bâo po la boutséri, demandâ ào contrôleu sè lo train qu'ètai arrètà à la gâra prenîâi lè grochès bitè :

— Bin sù que lè preind, repond l'hommo, vo poâdè pi montâ !

Samy.

SAVEZ-VOUS POURQUOI ?

(A Sylvabelle).

Savez-vous pourquoi il s'est tu,
Le joli chant de la bergère ?
Pourquoi nous ne l'entendons plus,
Ce chant qui nous charmait naguère ?
Elle a quitté ses blancs moutons ;
Et, lançant au loin sa boulette,
Elle se cache, en sa maison ;
Mais, j'ai devouvert sa cachette !
Adieu, les bois, les prés fleuris,
Adieu, la riante colline ;
Son chant, pourtant, n'est pas tari,
Elle chante ailleurs, la coquine !
Elle chante dans sa maison,
En faisant tricots et dentelles ;
Préparant quelque miroton,
Ou quelque plat de chanterelles !
Je l'entends chanter, mais, de loin,
Tournant en rond dans sa cuisine,
Devant un gâteau cuit à point !
De sa douce voix argentine,
Elle chante encor ; mais, hélas !
Ce n'est plus un chant de bergère !
Ce ne sont que les petits plats
Et les travaux de ménagère !
Sa plume, qui nous enchantait,
Ecrit, mais ce, sont des recettes,
Pour des biscuits, des « Sitôt-faits »,
Ou pour quelque soupe aux herbes !
Adieu, les amis du « Conteur » !
Tout comme les moutons qui paissent
Solitaires, sur les hauteurs,
Oublieuse, elle les délaisse !
Voilà pourquoi son chant s'est tu,
Tout au moins pour nous ; mais, j'appelle :
« Allons ! Ne nous aimez-vous plus ?
Un bon mouvement ! Sylvabelle ! »

Pierre Ozaire.

Un fin diplomate. — Richard a été invité chez son professeur. C'est la première fois qu'il dîne sans ses parents. Au retour, sa mère inquiète le questionne :

— Tu es sûr de t'être bien conduit à table ?

— Oh, pas mal.

— Voyons, dis la vérité.

— Eh bien, pendant que je coupais ma viande, un bête de moreceau a sauté en l'air ; mais je m'en suis bien tiré.

— Qu'as-tu fait ?

— Oh ! j'ai dit comme ça : C'est ce qui arrive quand le bœuf est trop dur et mal cuit.

L'histoire de Jonas. — Des naufragés, réfugiés sur un radeau, sont attaqués par une baleine affamée. Pour la calmer, on lui jette successivement un bane, un casse d'oranges, un nègre et un Chinois. La baleine s'échoue sur une plage et, en la dépeçant, on y trouve le Chinois, assis sur le bane, et vendant les oranges au nègre !